

Pour Armand Vaillancourt, la sculpture est un combat à finir contre la matière

par Guy Fournier
Rédacteur de Perspectives

IL Y A peu, les artistes choquaient les bonnes gens, même à Montréal. Après la guerre, plusieurs signataires du *Refus global*, le manifeste du peintre Paul-Émile Borduas, durent prendre le chemin de l'exil comme des hors-la-loi. A cette époque où l'art surgissait parmi nous comme un chien dans un jeu de quilles, artistes et étudiants des Beaux-Arts ne pouvaient déambuler rue Sainte-Catherine ou ailleurs sans que des têtes curieuses ne se retournassent sur leur passage. La peinture canadienne était en pleine ébullition et tentait de faire une trouée dans l'indifférence populaire en bouleversant traditions et coutumes.

Armand Vaillancourt arriva dans la métropole au moment précis où les Montréalais s'habituèrent lentement à ces personnages farfelus qui ne paraissent avoir d'autre esprit que celui de contradiction. Il n'avait pas encore 20 ans, mais était fort d'une enfance passée sur une ferme des Cantons de l'Est, à Saint-Ferdinand-de-Halifax, fort aussi d'une imagination débordante, d'une volonté de refaire le monde quelles qu'en soient les conséquences.

Devant cet être étrange, sorti tout droit d'une campagne fruste et dure comme lui, les Montréalais sentirent encore une fois le besoin de se retourner avec curiosité. S'ils se sont habitués aux autres, Vaillancourt continue de les surprendre.

Encore aujourd'hui, quand il déambule avec sa chevelure épaisse et une barbe qu'il ne coupe que rarement, les passants tournent la tête. Pour Vaillancourt, la "tenue d'artiste", c'est une façon d'être. Il n'aurait ni cheveux longs, ni barbe provocante qu'il risquerait fort d'étonner quand même.

Cet homme, maintenant âgé de 30 ans, n'est pas comme tout le monde. C'est une force de la nature comme devait l'être Hemingway, un ouragan que rien ne peut arrêter, un feu inextinguible. Il ne converse pas, il jette des mots l'un à la suite de l'autre avec une rapidité qui déconcerte; il ne vous serre pas la main, il l'empoigne solidement comme un motocycliste ferait de son guidon dans une courbe dangereuse; il ne marche pas, il enjambe les trottoirs à un rythme essoufflant comme s'il devait chaque jour aller au bout de l'horizon;

Vaillancourt / Suite de la page précédente

Avant de s'adonner exclusivement à la création de formes neuves et parfois étranges, Vaillancourt suivit des chemins que je n'eus pas soupçonnés s'il ne les avait énumérés. Quinzième d'une famille de seize enfants, il est né à Black Lake, dans les Cantons de l'Est. Son père s'établit ensuite sur une vaste ferme, près du village de Saint-Ferdinand. A compter de ce jour, la vie de Vaillancourt se partagea entre les travaux de la ferme, l'école et des fugues bien calculées sur des navires marchands.

Quand il était fatigué de la ferme, de l'école et de la marine, il partait à la découverte de l'Amérique, faisant de l'auto-stop d'une ville à l'autre. Il a parcouru ainsi près de 100.000 milles et visité les grandes villes américaines, systématiquement, comme on joue aux échecs.

—Je ne les visitais pas, je les lavais, rue par rue, édifice par édifice. Moi, quand je mords dans une chose, je ne lâche pas!

De retour sur la ferme, l'adolescent qu'il était s'appliquait à découvrir la réalité des choses.

—La ferme, ce fut le grand don de ma vie. Les années que j'y ai passées continuent de m'orienter. La ville nous rend aveugle et nous fait oublier le sens de la vie.

Après avoir étudié quelque temps à l'Université d'Ottawa, il résolut de faire le tour du monde. Il n'avait au-

cun motif précis, si ce n'est la ferme conviction que ces moments d'euphorie et d'inspiration qui le hantaient n'étaient pas seulement signe de jeunesse, mais minutes de choix qu'il fallait nourrir et perpétuer à tout prix.

—Je n'ai jamais pensé que la ferveur que je ressentais allait passer. Quand on brûle d'une flamme extraordinaire, il faut la crier avec toute sa franchise et tout son cœur.

POUR des raisons qu'il ne m'a pas données, il ne fit pas le tour du monde. Il préféra retourner sur la ferme et vivre neuf mois de solitude complète. Tirailé par des problèmes mystiques, il laissa la nature répondre aux questions qu'il se posait.

—J'ai passé des journées entières dans l'étable avec les animaux. Je voulais faire des réserves pour la ville, où je serais encore plus seul qu'à la campagne. Un orme, dans un champ, doit être charpenté solidement s'il veut résister aux vents et aux tempêtes. J'ai découvert dans la solitude que le silence est le meilleur des compagnons.

Même s'il ne l'avoue pas tout à fait, ses premiers contacts avec la ville ne furent pas faciles.

—Si j'avais eu à perdre ce que j'avais, je l'eus vite perdu au contact des gens que j'ai fréquentés.

Les premières années à Montréal lui apportèrent plus de déceptions



La torche à acétylène est l'instrument de travail préféré de Vaillancourt.

qu'il n'avait prévu. Les souvenirs qu'il garde de ses études à l'École des Beaux-Arts sont plutôt minces. Tout y était trop petit, trop réduit. Il n'y voyait rien à son échelle, si bien qu'il se mit un jour en frais de sculpter des arbres en bordure de la rue.

—J'étais fatigué de penser. J'avais besoin d'agir et de travailler sur une matière imposante.

Quand un sculpteur s'exprime de façon aussi inusitée, on ne tarde pas à l'accuser d'exhibitionnisme. Encore aujourd'hui, Vaillancourt n'a pas des

mots tendres à l'endroit de ses contradicteurs:

—Quand les gens nous questionnent et s'étonnent des oeuvres que nous produisons, ils font preuve de grande impatience. Il faut être préventieux pour s'imaginer qu'on peut comprendre d'un coup ce que l'artiste a mis des mois à réaliser en puisant au plus clair de son expérience humaine. C'est vouloir saisir d'un clin d'oeil la manifestation même de la vie.

Ce sculpteur s'est donné à son art avec tant de plénitude qu'il souffre mal qu'on mette en doute sa sincérité. Il n'a pas juste "crevé de faim", comme il dit, mais il a toujours, jusqu'à l'hiver dernier, travaillé dans des ateliers non chauffés.

—Vaillancourt, disaient mes amis, tu vas te réveiller mort un bon matin. L'eau gelait chaque nuit dans l'atelier et je couchais avec des combinaisons et un casque aviateur. Personne n'aurait pu tenir le coup. Heureusement, j'étais solide comme une barre de fer!

IL L'EST encore et cette résistance incroyable n'est pas étrangère à l'oeuvre qu'il accomplit. Sans cette force surprenante pour un homme de taille moyenne, il n'eût pas résisté à la vie qu'il a faite jusqu'à maintenant et n'eût pas survécu à une sensibilité qu'il qualifie lui-même de "presque féminine". La force physique, qui lui donne

tant d'assurance à l'égard des autres comme à l'égard de la matière à transformer, ne lui a pas seulement permis de traverser des années pénibles, mais elle a pacifié les passions qui sourdent en lui comme des sources vives. Sans la vigueur dont il déborde et dans laquelle des passions contradictoires viennent se fondre comme des rivières dans un fleuve, Vaillancourt serait un paradoxe vivant.

Tantôt tendre, il deviendrait violent et brutal ou passerait de la solitude enrichissante à l'encombrement des foules et des bars. C'est aussi cette force qui le fait s'enthousiasmer pour un monde qu'il voit pourtant avec lucidité. D'autres que lui seraient dépassés par la vaste vision qu'il entretient de l'univers.

—On dit que l'art moderne est un art d'explosion qui brise toutes les conventions, mais il est le reflet même de notre époque. Est-ce ma faute à moi s'il n'y a plus de limites, si on sonde le cosmos et si la terre ne suffit plus à contenir nos élans? Je voudrais être esprit pour jouir des possibilités de notre temps, être prophète pour évoluer encore plus vite. Tout est dépassé sitôt accompli, tout est constamment à refaire. C'est un siècle de contradictions, d'anxiété, mais aussi de joies extraordinaires. Pour en être digne, il faudrait être d'une lucidité impensable, rester en possession perpétuelle de toutes ses facultés physiques et mentales. Nous n'avons pas toujours la maîtrise nécessaire et c'est bien là le drame!

Quand il parle ainsi, Vaillancourt plonge la tête dans ses mains et réfléchit longuement avant de laisser tomber une phrase.

Moi qui l'observe, je sens bien qu'il n'est pas sûr d'avoir assez d'atouts pour refaire le monde. Il me parle de la solitude encore une fois comme s'il n'y avait pas assez puisé. Rater sa chance au moment où tant de routes s'ouvrent à l'homme serait trop bête.

—Je ne veux pas être spectateur dans un monde qui se construit. Je veux cueillir la matière à pleines mains et façonner les formes qui s'entrechoquent dans ma tête.

Mais il y a le temps qui passe, l'intervalle inévitable entre la minute où la forme émerge dans sa tête et celle où il la retrouve figée dans le métal. C'est cet intervalle qu'il veut réduire, mais il y a les limites humaines. Si Vaillancourt n'a pas de frontières, l'acier, le feu et le bois en ont qu'ils gardent jalousement.

Vaillancourt doute parfois de lui — peut-être seulement quand il se trouve en face d'un interlocuteur qui le presse de se livrer —, mais il ne doute jamais du rôle de l'artiste.

—Je fais partie de la grande armée des artistes. Notre mission est de conserver l'esprit de l'homme et de le grandir. Moi, je dois conquérir la matière pour lui redonner la liberté sous d'autres formes!

A la seule pensée qu'on peut minimiser son rôle ou lui prêter une vie bohème et facile, Vaillancourt s'insurge. Il est prêt à bondir comme un tigre.

—Si des gens croient que les artistes font une vie de tout repos, ils se trom-

pent. Il n'y a pas de vie qui demande plus de renoncement, plus de force et de courage. On nous croit libres parce que nous n'avons ni horaire, ni patron. Cette vie, indisciplinée en apparence, cache une discipline rigide comme un rail de chemin de fer. Il faut décider par soi-même et puiser dans son for intérieur le stimulant nécessaire au travail. Chaque oeuvre vide l'artiste et ce qu'on appelle l'inspiration n'est pas autre chose que l'esprit d'aventure et la détermination.

Vaillancourt, qui a, ces derniers temps, connu de bon succès, se tire-t-il bien d'affaire?

—La société nous porte très peu d'intérêt. Quand on sacrifie sa jeunesse pour pousser plus avant dans un art, ce n'est pas par fantaisie, mais par besoin et devoir vis-à-vis soi-même et les autres. Pendant que nous suons sang et eau, des marchands font le commerce de nos oeuvres. L'art nourrit les commerçants, mais il n'enrichit pas les artistes, bien peu en tout cas. Quand on aura retrouvé le sens des valeurs, l'art deviendra une nourriture, pas une occasion de "bonnes affaires" pour quelques-uns.

Vaillancourt sait de quoi il parle.

Il a fait 400 sculptures depuis dix ans, tiré le diable par la queue dans des ateliers minables, exposé à Montréal, San Francisco, Paris, Toronto, garni des parcs ou des façades d'oeuvres monumentales à Asbestos, Chicoutimi et Brossardville, mais il en est toujours au dernier sou. Où prendre l'argent pour transposer dans le bronze, la fonte



Cette pièce a valu à l'artiste le Prix de la sculpture au Salon du Printemps du Musée des Beaux-Arts de Montréal.

il ne sculpte pas, il triture, perce et recrée la matière plus vite qu'un virtuose ne pourrait faire des gammes. Cet homme mord dans la vie comme un affamé et déborde de ressources comme un volcan.

Si rien ne l'arrête, il vivra cent ans et ses sculptures couvriront le monde.

L'interroger n'est pas plus facile que de jager la vitesse d'un véhicule lancé à fond de train ou d'arrêter la course du soleil.

Je l'ai rencontré pour la première fois à son atelier de la rue Champlain, un ancien entrepôt perdu dans les maisons basses qu'enjambe le pont Jacques-Cartier. Vaillancourt avait endossé un complet de cuir noir et chaussait des demi-bottes également en cuir noir. Durant deux heures, il n'a pas cessé de remuer les dizaines d'objets hétéroclites qui couvrent les planchers de l'atelier. Il y avait là un vieux moteur d'automobile, un baril rempli de cornes et de sabots d'animaux, des rebuts, des troncs d'arbre, des pièces de plastique mousseux, de l'étaupe, des madriers, de la cire et, dans ce bazar, des sculptures montées avec amour sur des plaques de métal bien polies.



A la recherche de formes nouvelles, Armand Vaillancourt tente de maîtriser le métal,



Photos Pierre Vinet qu'il utilise maintenant le plus souvent.

Suite à la page suivante



En compagnie de sa femme Suzanne et de sa fille, Vaillancourt arpente les rues du vieux Montréal.

ou le bois les formes qui l'habitent?

—J'ai le sentiment de labourer dans un champ désert pour des moissons que d'autres récolteront. Le jour viendra-t-il où les gouvernements feront plus confiance à nos oeuvres au lieu d'octroyer des bourses à des personnes qui n'en ont pas toujours besoin?

MALGRÉ le désir qu'il aurait de le faire, Vaillancourt n'a pas le temps de s'engager dans des controverses pour la reconnaissance de l'art.

—Je vois la vie comme au travers d'un grand vitrail et j'arrêterai de travailler quand la société se nourrira de l'art. La vie lui apparaîtra alors plus colorée et plus accueillante. Ce jour-là, on n'aura plus honte de dire qu'on est un homme!

Mais ce jour-là n'est pas encore arrivé et Armand Vaillancourt risque fort d'avoir à couvrir le monde entier de ses sculptures avant qu'il ne survienne.

Il le fera si Dieu lui prête vie. ◀